Document généré le 19 avr. 2024 17:47

Recherches sociographiques

Richard SIMONEAU, *La chasse à l'éléphant : sur la piste des baby boomers*

Simon Langlois

Volume 33, numéro 1, 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/056684ar
DOI : https://doi.org/10.7202/056684ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Langlois, S. (1992). Compte rendu de [Richard SIMONEAU, *La chasse à l'éléphant : sur la piste des baby boomers*]. *Recherches sociographiques*, *33*(1), 151–151. https://doi.org/10.7202/056684ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Richard SIMONEAU, *La chasse à l'éléphant. Sur la piste des* baby boomers, Montréal, Boréal, 1990, 208 p.

Recherches sociographiques doit-elle recenser un pamphlet comme celui de Richard Simoneau? Question piégée pour une revue dite scientifique qui a comme spécialité de critiquer de savants travaux écrits, en bonne partie, par ceux-là même que pourfend l'essayiste. Si le discours d'un auteur fait érudit, la question appelle une réponse positive. C'est ainsi que se retrouvent dans nos pages des commentaires plus ou moins critiques, plus ou moins bien écrits, plus ou moins intéressants, rédigés par des pairs du *baby boom* sur des ouvrages traitant des A.I.E., L.S.D., R.L.R. ou M.J.L. (signification de ces «hiéroglyphes pour savants», à la page 20). Mais si l'auteur semble s'amuser, s'il joue avec les mots plutôt qu'avec les concepts, contrairement à ce qu'on enseignait aux *baby boomers* dans les collèges classiques, alors d'emblée l'ouvrage est, généralement, écarté. La décision aura été différente cette fois-ci: fondée avant la naissance de ce chasseur d'éléphants, la revue en a confié la lecture à l'un des *baby boomers* qui l'animent.

En acceptant, avec un peu de témérité, de parcourir le texte de Simoneau, j'avais en tête d'y chercher matière à illustrer les mécanismes sociaux qui ont conduit à exclure la jeunesse du marché de l'emploi. Rappelons-en quelques-uns. Les jeunes en âge de travailler entre 1965 et 1985 durent concurrencer un nombre accru de femmes cherchant à revenir ou à entrer sur le marché. Une grande demande pour une offre limitée! L'ère était aussi au changement. Les grandes entreprises ont augmenté leur productivité en substituant de plus en plus le capital au travail, la nouvelle technologie et l'informatisation ont freiné la croissance de l'emploi, notamment dans les bureaux et dans les services, et les postes liés à la production en masse de biens exigeant beaucoup de main-d'œuvre se sont déplacés vers les nouveaux pays industriels. Les mutations dans l'emploi, dans la famille, dans les rapports entre les sexes, sans oublier la taille des cohortes en cause, se sont en quelque sorte agrégées pour produire un important effet de génération: pour la première fois dans l'histoire de l'Amérique, une génération de jeunes ne parvient pas à améliorer ses chances, si on la compare à la précédente, et elle est même placée devant la perspective de connaître collectivement une mobilité sociale descendante. Ces transformations ont aussi eu pour conséquence de rendre les institutions plus rigides, les amenant à établir des règles de fonctionnement dont l'effet pervers fut de frapper plus durement la jeunesse.

Dès lors, il n'est pas surprenant que les jeunes ayant à subir les contrecoups de ces phénomènes «ne le prennent pas», qu'ils les vivent comme des attaques personnelles et qu'ils aient l'impression d'avoir été floués quelque part. Faute de comprendre et d'analyser ces changements complexes, il paraît plus facile —et plus rassurant— de chercher des coupables en chair et en os pour les houspiller. On ne reprochera pas à l'auteur de l'avoir fait, loin de là. Son essai secoue le cocotier où sont accrochés bien des *baby boomers* et il inquiète. Mais, faut-il le rappeler, tous les jeunes ne sont pas sur le bien-être social et tous ceux dans la quarantaine ne roulent pas en Volvo. En attendant la Margaret Mead ou le Jean Piaget de la nouvelle génération, qui saurait analyser ce problème difficile de la cohorte montante, il faudra se contenter de rire jaune, en feuilletant l'essai de Richard Simoneau. Mais, au fond, le rire n'a-t-il pas, aussi, un effet thérapeutique?

Simon LANGLOIS

Département de sociologie,
Université Laval.